

Yves Bergeret

## IL PLASTICO



Yves Bergeret  
Il plastico



**YVES BERGERET**  
**IL PLASTICO**  
**LA MAQUETTE**  
(Apr./Mag. 2020)

**Traduzione di Francesco Marotta**



I  
La tempesta  
La tempête



\*

En ce temps de cruauté  
où la montagne nous est dérobée,  
où l'horizon nous est dérobé  
l'architecte en découpant à l'échelle  
d'un cinq centième, en superposant,  
en collant par strates, du carton ondulé  
a fabriqué une haute colline rocheuse  
au dessus d'une rade  
de carton ondulé.

Puis m'en a envoyé par mail la photo.  
«Consolons-nous, m'a-t-il écrit.  
Demain je poserai les bâtiments».

Maquette de fiction, qui plus est en photo,  
petite promesse d'un vaste futur:  
ah, ce pourrait être l'ouverture d'un récit  
cheminant comme maint récit, refondant  
qui le dit et qui l'écoute.

Or nous voilà ballotés entre divers récits.  
Peu nombreux sont les récits actifs.  
Entre eux beaucoup de creux, d'intervalles  
toxiques, jamais vides: la violence insonore,  
la tempête sombre, y cognent en tous sens,  
océan en furie...  
Nous sommes là. Inquiets, vigilants,  
juste assez allégés (certes graves)  
pour ne pas couler.

\*

In questo tempo di crudeltà  
dove la montagna ci viene sottratta,  
dove l'orizzonte ci viene sottratto  
l'architetto, tagliando in scala  
cinquecentesimale, sovrapponendo,  
incollando a strati cartone ondulato  
ha costruito un'alta collina rocciosa  
che domina una baia  
di cartone ondulato.

Poi me ne ha inviato la foto via mail.  
«Consoliamoci, mi ha scritto.  
Domani aggiungerò gli edifici».

Modello di fantasia, per giunta fotografico,  
piccola promessa di un grande futuro:  
sì, potrebbe essere il prologo di una storia  
che procede come tante altre, rigenerando  
chi la narra e chi la ascolta.

Ma siamo sballottati tra racconti diversi.  
Veramente pochi quelli attivi.  
Tra di essi molte cavità, spazi  
venefici, mai vuoti: la violenza inudibile,  
la cupa tempesta, vi battono alla rinfusa,  
un oceano furioso...  
Noi siamo qui. Inquieti, vigilanti,  
leggeri abbastanza (di sicuro preoccupati)  
per non affondare.

\*

Depuis l'arrière de la colline de carton  
s'avance un cortège de femmes  
au chant grave et ferme.  
Petits tambours à peau très tendue,  
je ne sais qui tient les tambours, qui les frappe.  
Chaque syllabe du chant est un pas du cortège.  
Trois mêmes notes aux tambours.  
C'est le chant qui est cortège.  
Les femmes voguent à l'intérieur du chant.  
Graves et légères elles ne coulent pas.  
Ne s'enfoncent pas.

Elles avancent sur le creux noir  
entre les récits, dont trop sont  
de marbre et d'acier.  
Elles voguent entre les récits.  
Féminin est le chant.

La colline de carton de l'architecte  
flotte. Vogue sur la violence.  
Ses strates de carton ondulé vibrent  
et craquent sur la tempête de feu.  
La colline s'enflamme.

\*

Da dietro la collina di cartone  
avanza un corteo di donne  
dal canto profondo e risoluto.  
Non so chi regge, chi percuote  
piccoli tamburi dalla pelle molto tesa.  
Ogni sillaba del canto è un passo del corteo.  
Tre note sempre uguali dai tamburi.  
Il canto è il corteo.  
Le donne navigano dentro il canto.  
Austere e leggere, non affondano.  
Non si inabissano.

Avanzano sulla cavità nera  
tra i racconti, moltissimi dei quali  
sono di marmo e di acciaio.  
Navigano tra i racconti.  
Femminile è il canto.

La collina di cartone dell'architetto  
galleggia. Naviga sulla violenza.  
I suoi strati di cartone ondulato vibrano  
e scricchiolano sulla tempesta di fuoco.  
La collina si infiamma.



\*

Une chanteuse du cortège  
marche devant les autres.  
Sa gorge va devant les autres gorges.  
Sa gorge soulève la colline de carton  
sur le creux noir et les gouffres amers.  
Le creux noir brûle. Comme huile en feu.  
La colline brûle sans fumée  
ni cendre mais reste,  
mais survit, colline  
souple sur les remous des flammes  
et du noir. La voix de la femme  
embrasse la colline et  
l'enfante.

Les autres femmes glissent en cortège  
dans le souffle de la nouvelle-née.  
La colline de carton reçoit  
le souffle des chanteuses graves.

La colline vogue,  
fière voile dans laquelle soufflent  
la chanteuse première et ses sœurs.

La colline qui brûle  
ne se consume pas.

C'est ici que l'architecte sait qu'il peut  
poser les bâtiments. Petits bouts de  
carton encollés dans les ressauts de la  
pente de la colline. Et il m'envoie par mail  
la photo de la colline habitée. Petits édifices,  
voyelles idoines au chant.

\*

Una cantante del corteo  
cammina davanti alle altre.  
La sua voce precede le altre voci.  
La sua voce solleva la collina di cartone  
sulla cavità nera e gli amari abissi.  
La cavità nera brucia. Come olio in fiamme.  
La collina brucia senza fumo  
né cenere ma rimane,  
sopravvive, collina  
flessibile sui vortici delle fiamme  
e del nero. La voce della donna  
abbraccia la collina e  
la partorisce.

Le altre donne procedono in corteo  
nel respiro della neonata.  
La collina di cartone riceve  
il respiro delle austere cantanti.

La collina naviga,  
vela orgogliosa nella quale soffiano  
la prima cantante e le sue sorelle.

La collina che brucia  
non si consuma.

E' qui che l'architetto sa di poter  
collocare le costruzioni. Minuscoli pezzi di  
cartone fissati nelle sporgenze del  
pendio della collina. E mi manda via mail  
la foto della collina abitata. Piccoli edifici,  
vocali idonee al canto.

\*

La colline de carton se déplace.  
La ville de carton sur la colline  
de carton se déplace.  
Des poissons jaillissent du fond  
du creux noir et sautent par-dessus  
la colline qui va.

De toutes les couleurs sautent les poissons  
puis retombent à l'eau noire, qui brûle,  
mais elle ne consume pas les poissons.

Ils tressent en sautant, les poissons,  
une grande nuée de cent couleurs, les poissons,  
couleurs flottant dans le ciel de la ville qui va.

Chantant les femmes hissent  
du fond du creux noir en feu noir  
les poissons.

Sautant hors de l'eau opaque  
les poissons ouvrent la lumière  
aux cent couleurs.  
La ville vit.

Chaque goutte salée qui retombe  
s'incarne, se cristallise dix secondes  
en pas et en pas et encore en pas  
du cortège des femmes qui chantent.

\*

La collina di cartone si sposta.  
La città di cartone sulla collina  
di cartone si sposta.  
Dei pesci guizzano dal fondo  
della cavità nera e saltano al di sopra  
della mobile collina.

Pesci di tutti i colori saltano  
poi ricadono nell'acqua nera, che arde  
ma non li brucia.

Saltando, i pesci intrecciano  
un enorme sciame di cento colori,  
colori fluttuanti nel cielo della città che va.

Cantando  
le donne sollevano i pesci  
dal fondo della nera cavità di nere fiamme.

Saltando fuori dall'acqua opaca  
i pesci aprono la luce  
dai cento colori.  
La città vive.

Ogni goccia salata che ricade  
s'incarna, si cristallizza per dieci secondi  
in passi e in passi e ancora in passi  
del corteo delle donne che cantano.

\*

Au toucher des gouttes de sel  
les roches en rythme aussitôt se colorent.  
Les strates de la colline de carton  
sont couches de roche rouge,  
couches de roche bleue.

Au tomber des gouttes de sel  
les édifices sur la colline de carton  
se peuplent, c'est l'aube,  
c'est le moment. Chacun se retourne sur son lit,  
la première lueur traverse les paupières  
et la ville veut parler.

Murs ocre et orange,  
blanches façades où les femmes  
ouvrent les fenêtres dans leur chant,  
dans le soleil qui va par le ciel,  
dans l'enfant qui vagit  
et dans le creux noir brûlant qu'elles écartent.

Murs orange et blancs  
escaladent la pente de la colline,  
murs colorés, pans des robes, de la taille  
au pied, des femmes. Elles chantent en cortège,  
légères et graves; elles montent la pente,  
elles allègent la ville,  
l'architecte est leur fils,  
elles apaisent le feu noir du creux noir  
et des gouffres amers.

L'humble carton, que chaque nuit  
découpe et colle l'architecte,  
se mue en chair vive du poème qu'ici j'écris.

Or voici le point rouge  
vers le bas de la pente,

la source  
où la parole jaillit.

\*

A contatto con le gocce di sale  
subito le rocce una dopo l'altra si colorano.  
Le falde della collina di cartone  
diventano strati di roccia rossa,  
strati di roccia blu.

Mentre le gocce di sale cadono  
gli edifici sulla collina di cartone  
si popolano, è l'alba,  
è il momento. Ognuno si rigira nel suo letto,  
la prima luce attraversa le palpebre  
e la città comincia a parlare.

Muri ocra e arancione,  
bianche facciate dove le donne  
aprono finestre nel loro canto,  
nel sole che va per il cielo,  
nel bambino che vagisce  
e nella fiammante cavità nera che respingono.

Muri arancione e bianchi  
scalano il pendio della collina,  
muri colorati, lembi delle vesti, dalla vita  
ai piedi, delle donne. Che cantano in corteo,  
leggere e austere; risalgono il pendio,  
alleviano la città,  
l'architetto è il loro figlio,  
placano il fuoco nero della nera cavità  
e degli amari abissi.

L'umile cartone che ogni notte  
l'architetto taglia e incolla,  
si muta in carne viva del poema che scrivo.

Ora ecco il punto rosso  
verso la base del pendio,

la sorgente  
dove la parola zampilla.



## II

### Il plastico

### La maquette



\*

L'architecte nous a fabriqué sa maquette,  
labeur tenace qu'il a fait, qu'il fait flotter  
belle et nécessaire utopie  
par-dessus toute tempête,  
labeur vaste comme une épopée.

Vif et vivant est devenu l'empilement  
des strates de carton, féline et fertile  
est devenue la maquette dès que les femmes  
l'ont chantée: alors, même des entrailles  
de la violence, ont jailli les mille couleurs  
de l'espérance, a jailli le ruissellement  
de la parole par le haut et le bas des rues,  
des roches et des jours,  
la parole aube.

\*

*Maquette est poème,  
poème est maquette,  
forte foi future toujours bâtie  
de main d'homme, grenier de plein ciel.*

\*

L'architetto ci ha costruito il suo modello,  
lavoro di tenace impegno, che fa fluttuare  
splendida e necessaria utopia  
al di sopra di ogni tempesta,  
opera vasta come un'epopea.

Vivida e vitale è diventata la sovrapposizione  
degli strati di cartone, agile e fecondo  
è diventato il modello non appena le donne  
l'hanno cantato: allora, anche dalle viscere  
della violenza sono scaturiti i mille colori  
della speranza, è scaturito il gocciolo  
della parola dall'alto e dal basso delle strade,  
delle rocce e dei giorni,  
la parola alba.

\*

*Modello è poema,  
poema è modello,  
salda fede futura sempre costruita  
dalla mano dell'uomo, granaio in pieno cielo.*

\*

«Depuis le zénith au dessus de la source  
je regarde les rues, je les fais monter et descendre,  
je fais se lever et s'abaisser les maisons de carton  
comme balançoires où jouent les enfants  
très petits encore des femmes qui chantent.

C'est moi qui depuis le zénith descends  
en contournant les nuages de l'aube  
pour en étudier et nommer les contours merveilleux.  
C'est moi qui descends jusqu'à l'oreille de l'architecte  
et l'inspire en son long projet;  
je lui pressens beaucoup de douleurs  
et de joies après qu'il en a déjà vécues tant  
car sa vision est de sincérité, de liberté  
et d'audace.

C'est moi qui inspire et aspire,  
qui aspire depuis la source rouge la parole,  
elle qui avec l'opiniâtreté des mythes remonte  
et traverse l'huile sombre opaque  
calcinante mais la parole n'en a pas  
la moindre douleur;  
c'est moi qui ensuite lui fais traverser  
les strates du carton ondulé.

C'est moi qui aspire les bancs de poissons  
qui jaillissent du feu noir jusqu'à vers  
mon point zénithal avant de retomber  
en pluie d'or et de couleurs.

Je suis la parole dans la parole,  
c'est-à-dire l'esprit des poissons  
et la sève de la pensée,  
le nerf invisible de l'effort invisible  
qui superpose les strates de carton ondulé  
et distribue sans compter les couleurs.

Je suis l'esprit de la parole qui pivote  
autour de la source rouge et fait aller  
et tourner le cortège des femmes à grave voix.

Je m'habille du chant des gorges des femmes.  
La maquette est mon diapason dont vibrent  
la pensée, toute personne, tout poème  
passé et futur. Je suis la parole dans la parole.»

\*

*Vibre le carton, s'émeut le carton  
enserré dans son intimité  
se tend, s'émeut le carton.*

\*

«Dal punto più alto sopra la sorgente  
osservo le strade, le faccio salire e scendere,  
faccio alzarsi e abbassarsi le case di cartone  
come altalene dove giocano i bambini  
ancora molto piccoli delle donne che cantano.

Sono io che dallo zenit scendo  
costeggiando le nuvole dell'alba  
per studiare e dare nome ai loro meravigliosi profili.  
Sono io che scendo fino all'orecchio dell'architetto  
e lo ispiro nel suo lungo progetto;  
gli predico molti dolori  
e gioie dopo i tanti che ha già vissuto  
perché la sua visione è sincera, libera  
e coraggiosa.

Sono io che ispiro e aspiro,  
aspiro dalla sorgente rossa la parola  
che con l'ostinazione dei miti risale  
e attraversa l'opaco olio scuro  
calcinante, ma la parola non sente  
il minimo dolore;  
sono io che poi le faccio superare  
gli strati del cartone ondulato.

Sono io che aspiro i banchi di pesci  
che guizzano dal fuoco nero fin verso  
il mio punto zenitale, prima di ricadere  
in una pioggia d'oro e di colori.

Io sono la parola nella parola,  
ovverosia lo spirito dei pesci  
e la linfa del pensiero,  
il nervo invisibile dell'invisibile sforzo  
che sovrappone gli strati di cartone ondulato  
e li ripartisce senza tenere la conta dei colori.

Io sono lo spirito della parola che ruota  
intorno alla sorgente rossa e fa andare  
e girare il corteo delle donne dalla voce profonda.

Mi vesto del canto delle voci delle donne.  
Il plastico e il mio diapason che fa vibrare  
il pensiero, ogni persona, ogni poema  
passato e futuro. Io sono la parola nella parola.»

\*

*Vibra il cartone, si commuove il cartone  
tutto raccolto nella sua intimità  
si tende, si commuove il cartone.*

\*

«Ma lente origine est l'humain dialogue.  
En me débattant en me contorsionnant  
en m'écorchant en me blessant  
je suis sortie des cris, des hurlements et des haines  
et ai peu à peu trouvé la forme  
simple et ouverte qui donne sens  
et à la personne et au monde.

Si on me laisse être claire,  
si les aboyeurs sont tenus à distance  
je suis le socle nu et invisible  
d'où se bâtissent tout lien, toute carène  
et jusqu'à l'architecture la plus subtile.

Je suis la rosée des hommes et des femmes  
se déposant chaque aube sur le réel en furie.  
Je suis le regret et le désir du nuage d'aube.  
Je suis vous et toi et moi.

Si rosée je m'évapore et vapeur  
je m'élève jusqu'à mon propre zénith,  
je suis toujours humaine et sensible.  
Tout dogme me fait pleurer car il tue.

Je suis au fond de vous, sève vertébrale,  
et à la fois je suis votre zénith.  
La source rouge est ma confluence  
de vous à moi et de moi à vous, elle est  
l'honneur et la joie claire de vous à vous.»



\*

*Petite maquette déjà ignifugée,  
jeune tremplin sculptable,  
chaloupe qui est colline et ville,  
tanguant sur la violence du monde.*

\*

«La mia lenta origine è l'umano dialogare.  
Dibattendomi contorcendomi  
scorticandomi ferendomi  
sono uscita dalle grida, dalle urla e dagli odi  
e ho pian piano trovato la forma  
semplice e aperta che dà senso  
sia alla persona che al mondo.

Se mi si lascia essere chiara,  
se i furibondi sono tenuti a distanza  
io sono lo zoccolo nudo e invisibile  
su cui si costruisce ogni legame, ogni carena,  
fino all'architettura più sottile.

Io sono la rugiada degli uomini e delle donne  
che a ogni alba si deposita sul reale sconvolto.  
Sono il rimpianto e il desiderio della nuvola albale.  
Io sono voi e te e me.

Come rugiada evaporo e in vapore  
mi innalzo fino al mio zenit,  
io sono sempre umana e sensibile.  
Ogni dogma mi fa piangere perché uccide.

Io sono nel fondo di voi, linfa vertebrale,  
e nello stesso tempo sono il vostro zenit.  
La sorgente rossa è la mia confluenza  
da voi a me e da me a voi, essa è  
l'onore e la limpida gioia da voi a voi.»

\*

*Piccolo plastico ormai immune al fuoco,  
giovane trampolino scultoreo,  
scialuppa che è collina e città,  
ondeggiate sulla violenza del mondo.*

### III L'uccello L'oiseau



\*

Depuis plusieurs jours  
assourdissante la tempête revient :  
*le ventre est encore fécond*  
*d'où a surgi la bête immonde. (\*)*  
Sans écouter chacun crie.  
La tempête délave les couleurs.  
Les cris sont le haut et le profond des vagues  
noires massives âpres asphyxiantes noires.  
La vie, la tempête l'abrase.

La maquette souffre.  
Elle réclame le chant grave des femmes  
et notre souffle clair, ferme, constant.

Survient encore un soir épuisant,  
mais moins stridents sont les cris.  
Voici qu'à l'aube suivante  
un oiseau avec ses immenses ailes  
vient voler très près de la colline de carton.  
Un aigle de ma montagne  
ou un goéland de Venise, nul ne sait  
car son vol va dans le contrejour  
de la violence qui éblouit et aveugle.  
Il la strie, la biffe, la rature.

Voici le trait de son vol qui nomme,  
de son vol qui dit possible la paix.  
Silencieux grand oiseau, qui est le souffle  
dans les cordes vocales des femmes,  
qui est la anche périssable et têtue  
de la parole de la parole  
planant au dessus de la source rouge,  
allant, volant depuis le zénith de la source.

Ici le grand oiseau qui écoute  
qui écoute qui écoute  
prend la main de l'architecte, la fait

planer lentement à ras de la maquette  
et sur le carton appuyant juste son index ici  
et là, tout juste du toucher de l'index,  
avant même les mots,  
lui indique cinq emplacements autour de la source  
où poser des pièces de carton très clair.

Puis l'oiseau, d'un coup d'aile, s'en va.  
vers le haut de la pensée,  
vers les vents étésiens,  
puis l'oiseau d'un cri clair s'en va.

Dans le cœur du cri clair que le plus jeune  
des vents étésiens reprend, déroule  
et module, voici ces mots:  
«ici avec le carton très clair  
conçois et construis!  
Ici bâtis la maison du soin!  
Tout autour de sa source  
la parole se déploie et sauve  
et soigne et rend  
à l'âme triste sa liberté  
et au corps fragile sa mouvance».

Voici: l'architecte ose poser  
autour de la source rouge  
quelques strates de carton blanc.  
Blanc, non pas. Ce serait neige  
et glace qui fondent.  
Gris très clair: oui. C'est papier et papier  
et papier après mille écritures,  
après des signes par myriades.  
C'est carton lavé, lavé encore,  
aimé du soleil et des vents,  
carton qui a parlé, qui parlera,  
qui sait.

(\*) Aux troisième et quatrième vers de cet épisode on lit une phrase de  
**Bertold Brecht**, dans *La résistible ascension d'Arturo Ui*, de 1941.

\*

Da parecchi giorni  
la tempesta ritorna, assordante:  
*ancora fertile è il ventre*  
*che partorì la bestia immonda. (\*)*  
Senza ascoltare, tutti gridano.  
La tempesta sbiadisce i colori.  
Le grida sono la cresta e il fondo delle onde  
nere enormi virulente asfissianti nere.  
La tempesta raschia via la vita.

Il plastico soffre.  
Reclama il canto profondo delle donne  
e il nostro soffio chiaro, deciso, costante.

Un'altra sera estenuante arriva,  
ma meno stridenti sono le grida.  
L'alba successiva  
un uccello dalle immense ali  
volteggia vicinissimo alla collina di cartone.  
Un'aquila della mia montagna  
o un gabbiano di Venezia, nessuno lo sa  
dal momento che vola controluce  
nella violenza che abbaglia e acceca.  
La stria, la cancella, la elimina.

Ecco il tratto del suo volo che nomina,  
del suo volo che dice possibile la pace.  
Grande uccello silenzioso che è il soffio  
nelle corde vocali delle donne,  
che è l'ancia alterabile e ostinata  
della parola della parola  
planante sopra la sorgente rossa,  
che va, che vola dallo zenit della sorgente.

Qui il grande uccello che ascolta  
che ascolta che ascolta  
prende la mano dell'architetto, la fa

scendere lentamente rasente il plastico  
e sul cartone, poggiandone l'indice qua  
e là, col solo tocco dell'indice  
prima ancora delle parole,  
gli mostra cinque luoghi intorno alla sorgente  
dove posare dei pezzi di cartone molto chiaro.

Poi l'uccello, con un colpo d'ali, se ne va.  
Verso le altezze del pensiero,  
verso i venti etesî,  
con un grido chiaro l'uccello vola via.

Nel cuore del limpido grido che il più giovane  
dei venti etesî riprende, propaga  
e modula, lascia queste parole:  
«qui con il cartone più chiaro  
progetta e costruisci!  
Costruisci qui la casa della premura!  
Intorno alla sua sorgente  
la parola si dispiega e salva,  
cura e restituisce  
all'anima afflitta la sua libertà  
e al fragile corpo la sua movenza».

Ecco: l'architetto posa deciso  
intorno alla sorgente rossa  
alcuni strati di cartone bianco.  
Non proprio bianco. Sarebbe neve  
e ghiaccio che fondono.  
Un grigio chiarissimo, sì. E' carta e carta  
e carta dopo mille scritte,  
dopo miriadi di segni.  
E' cartone lavato, lavato ancora,  
amato dal sole e dai venti,  
cartone che ha parlato, che parlerà,  
che sa.

(\*) Bertolt Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, 1941.  
(*La resistibile ascesa di Arturo Ui*)



\*

Et les chants des oiseaux fusent  
des alvéoles de la ville et des replis  
du fond de la colline.  
Certains qui chantent fort sont de plume noire,  
certains plus petits sont de plume jaune ou or.  
Ils disent.  
Qui les comprend?  
Revient le chant du cortège des femmes.

Des fleurs blanches et vert très pâle  
surgissent aux branches.  
Le chant noir des merles  
répond à la tempête et aux vagues  
qui apprendront à se taire.

L'écureuil monte en surplomb  
sous le pli du chant.

\*

E i canti degli uccelli esplodono  
dagli alveoli della città e dagli incavi  
del fondo della collina.

Alcuni che cantano forte hanno piume nere,  
altri più piccoli hanno piume gialle o oro.

Dicono.

Chi li comprende?

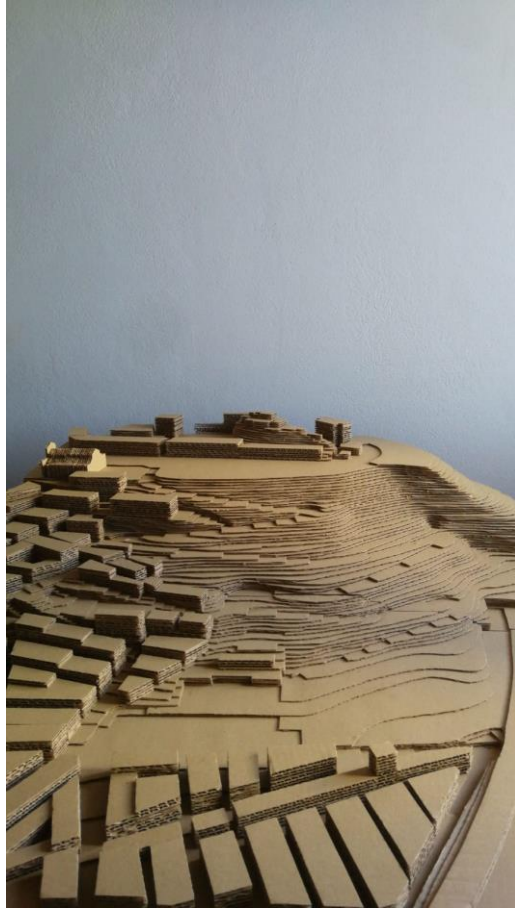
Ritorna il canto del corteo delle donne.

Fiori bianchi e di un verde pallidissimo  
spuntano sui rami.

Il canto nero dei merli  
risponde alla tempesta e alle onde  
che impareranno a tacere.

Lo scoiattolo si arrampica a strapiombo  
sotto la piega del canto.

**IV**  
**La duna**  
**La dune**



\*

Une dune jaillit  
au large de la colline et de la rade.  
La houle du creux noir en feu  
s'écarte et, comme un buffle, butte  
sur elle-même, sur son vacarme et sa haine.

La dune est claire et blanche.  
Dans sa pente des buissons épars  
vert pâle épars bruissent  
au vent de la dune, oyats épars, ajoncs.  
Longues les heures du rêve et les heures  
du jour passent dans le sillage du vent  
sur la dune dont le ventre est lourd.

A midi les ajoncs se courbent  
et s'écartent sous le poids de leurs propres  
fruits serrés, grains durs comme de genièvre.  
Du sable sortent hommes et femmes.  
Sont-ils nus? sont-ils vêtus?  
Ils s'ébrouent du sable et des grains.

Hommes et femmes ont étrange peau.  
Y alternent tâches sombres de la souffrance,  
fortes cicatrices de plaies mal recousues  
et taches claires du soleil, écailles vivantes  
du grand soleil de vie. Hommes et femmes  
descendent la longue pente de la dune,  
s'apprêtent pour en rythme traverser à pas lents  
et sûrs l'intervalle vers la ville, ils le  
sentent, le pressentent.  
Ils ne s'effraient pas, ils ne s'enfoncent pas  
dans les eaux étranges. Sur elles ils vont marcher  
en rythme, dans le chant de grave gorge  
des femmes, ils vont marcher dans le vide.

\*

Una duna compare  
al largo della collina e della baia.  
L'onda della nera cavità in fiamme  
si allontana e, come un bufalo, travolge  
se stessa, il suo frastuono e il suo odio.

La duna è chiara e bianca.  
Sul suo pendio dei cespugli sparsi  
di un verde pallidissimo stormiscono  
al vento, ammofile e ginestre qua e là.  
Lunghe, le ore del sogno e le ore  
del giorno passano nella scia del vento  
sulla duna dal ventre gravido.

A mezzogiorno le ginestre si piegano  
e si allargano sotto il peso dei loro  
frutti compatti, dai semi duri come di ginepro.  
Dalla sabbia escono uomini e donne.  
Sono nudi? Sono vestiti?  
Si scrollano di dosso sabbia e semi.

Uomini e donne hanno una pelle strana.  
Vi si alternano macchie scure della sofferenza,  
estese cicatrici di piaghe mal suturate  
e macchie chiare del sole, scaglie viventi  
del grande sole della vita. Uomini e donne  
scendono per il lungo pendio della duna,  
si accingono a colmare con lenti passi cadenzati  
e sicuri la distanza verso la città, la  
fiutano, la percepiscono.  
Non hanno paura, non affondano  
nelle strane acque. Su quelle cammineranno  
a tempo, nel canto della profonda voce  
delle donne, cammineranno nel vuoto.

\*

Le lendemain une aube rouge  
soulève les nuages.

La dune claire s'engloutit.  
Mais ne meurt pas, se dépose  
en long banc de sable dans les flots sombres,  
s'étire en long banc de sable  
sur les flots sombres.

Entre le ciel rouge et les hauts-fonds clairs  
souffle le vent multiple et rythmé.  
Le scandé la voix grave du chant des femmes.

Souffle le chant qui dit,  
qui nomme la paix retrouvable,  
nomme l'enfant à naître,  
nomme la course de l'eau douce  
naissant à la source rouge,  
nomme la commune demeure à bâtir.

Il passe, le chant, entre le ciel de l'aube rouge  
et les hauts-fonds certains incertains.  
Il va, le chant des femmes  
et rien ne se délaïsse,  
même les oyats, les ajoncs vont et viennent,  
les oyats aux souples têtes sur les hauts-fonds  
que les courants raclent moins crûment.

Ainsi écoutant la haute diction  
rythmée dans le vent,  
ainsi tournant dans les courants  
ci et là leurs fines têtes les oyats, les ajoncs  
ont confiance, distribuent la confiance.

Ont confiance aussi les grains du sable clair  
de la dune endormie dans les eaux,  
endormie sur les flots.

Les grains se rappellent sans cesse  
les collines, les vallées et les monts  
dont ils sont de profus sédiments,  
la prolixie mémoire au fil des siècles,  
au fil des millénaires.

Grains du sédiment ils ont toujours  
été les gardiens râpeux et tendres  
des femmes et des hommes de jadis  
qui n'ont jamais cessé de vivre  
et dont les plus jeunes des enfants  
nus ou vêtus sont sortis de la dune  
et sont descendus pour marcher sur les eaux.

\*

L'indomani un'alba rossa  
solleva le nuvole.

La duna chiara s'inabissa.  
Ma non scompare, si adagia  
in un lungo banco di sabbia nei flutti oscuri,  
si distende in un lungo banco di sabbia  
sui flutti oscuri.

Tra il cielo rosso e le secche chiare  
soffia il vento variabile e cadenzato  
scandito dalla voce profonda del canto delle donne.

Soffia il canto che dice,  
che nomina la pace perseguibile,  
nomina il bambino non ancora nato,  
nomina la corsa dell'acqua dolce  
che sgorga dalla sorgente rossa,  
nomina la casa comune da costruire.

Trascorre, il canto, tra il cielo rosso dell'alba  
e i banchi di sabbia che affiorano, scompaiono.  
Risuona, il canto delle donne  
e niente si abbandona,  
anche le ammofile, le ginestre vanno e vengono,  
le ammofile dalle agili chiome sopra le secche  
che le correnti raschiano con minore crudeltà.

Così, ascoltando l'alta dizione  
ritmata nel vento,  
ruotando qua e là nelle correnti  
le loro esili teste, le ammofile, le ginestre  
acquistano fiducia, dispensano la fiducia.

Hanno fiducia anche i granelli di sabbia chiara  
della duna addormentata nelle acque,  
addormentata sui flutti.



I granelli rammentano senza posa  
le colline, le vallate e i monti  
di cui sono copiosi sedimenti,  
la fluente memoria lungo i secoli,  
nel corso dei millenni.

Granelli del sedimento, sono sempre  
stati i guardiani ruvidi e teneri  
delle donne e degli uomini di un tempo  
che non hanno mai cessato di vivere  
e i cui discendenti più giovani,  
nudi o vestiti, sono usciti dalla duna  
e sono scesi per camminare sulle acque.

\*

Vers la colline de carton ondulé  
vers la source rouge ils marchent,  
les hommes et les femmes revenus  
à la vie, revenus d'entre les  
immenses bras de la dune claire.

Vers la source ils marchent  
et toucheront enfin la maquette  
qui, respirant lentement  
comme barque sur l'eau, veille.  
Veille et saura accueillir.

Ils marchent,  
le haut du corps sec,  
les tâches de leur peau couvertes de sel.  
Seules leurs chevilles sont brassées  
par le courant qui va.

Toujours dans le même sens va le courant.  
Ont-ils à lutter contre le courant?  
Non, le chant grave des femmes les aide,  
est le vent, la scansion du vent  
qui sèche leur peau aux tâches étranges,  
aux tâches claires et sombres.

Non, le chant grave des femmes  
commence déjà le soin  
et les porte vers là-bas, vers la colline  
de carton, vers la ville de carton  
et le point rouge de la source.

Certains sentent, certains pensent  
aller à pas fermes brassant l'eau,  
aller depuis la dune effacée  
jusqu'à la ville future; ceux-là pressentent  
que l'eau salée et sombre, opaque et douce,  
est une embouchure.

Estuaire qui dépose son sédiment,  
le relève ou l'enfonce,  
le durcit ou le disperse,  
sédiment dont la vie des femmes  
et des hommes du passé et de maintenant  
est le plus beau grain,  
est le plus nombreux grain.

Car à l'estuaire se déverse  
l'eau d'abord douce et lente qui afflue  
des très anciennes terres, épaisses  
et montueuses, que travaillent en galeries  
de mines, en sillons de labours, en  
piétinements de villes, tant et tant  
de générations de femmes et d'hommes  
dont rien n'arrête le tenace  
labeur ni la souffrance des articulations  
ni l'espoir autour du repas à la table du soir.

Ils marchent, ceux et celles une seconde fois  
nés d'entre les grains de la dune, ils marchent  
dans l'eau de l'estuaire.

Ils marchent et avec eux marchent  
les femmes à grave voix qui chantent.

Ils voient la maquette se dresser dans l'estuaire,  
maquette de fiction. S'élève le récit  
de quelque fiction vive,  
de quelque vivante utopie.

\*

Verso la collina di cartone ondulato  
verso la sorgente rossa camminano  
gli uomini e le donne ritornati  
in vita, ritornati dalle  
immense braccia della duna chiara.

Verso la sorgente camminano  
e alla fine toccheranno il plastico  
che, respirando lentamente  
come barca sull'acqua, vigila.  
Vigila e saprà accogliere.

Camminano,  
asciutta la parte superiore del corpo,  
coperte di sale le macchie della loro pelle.  
Solo le loro caviglie sono impastate  
dalla corrente che procede.

Sempre nella stessa direzione va la corrente.  
Dovranno lottare contro di essa?  
No, il canto profondo delle donne li aiuta,  
è il vento, la scansione del vento  
che asciuga la loro pelle dalle strane macchie,  
dalle macchie chiare e scure.

No, il canto profondo delle donne  
è già un segnale di premura  
e li porta laggiù, verso la collina  
di cartone, verso la città di cartone  
e il punto rosso della sorgente.  
Alcuni sentono, lo pensano,  
di andare a passi fermi smuovendo l'acqua,  
di andare dalla duna scomparsa  
fino alla città futura; costoro intuiscono  
che l'acqua salata e oscura, opaca e dolce,  
è un'imboccatura.

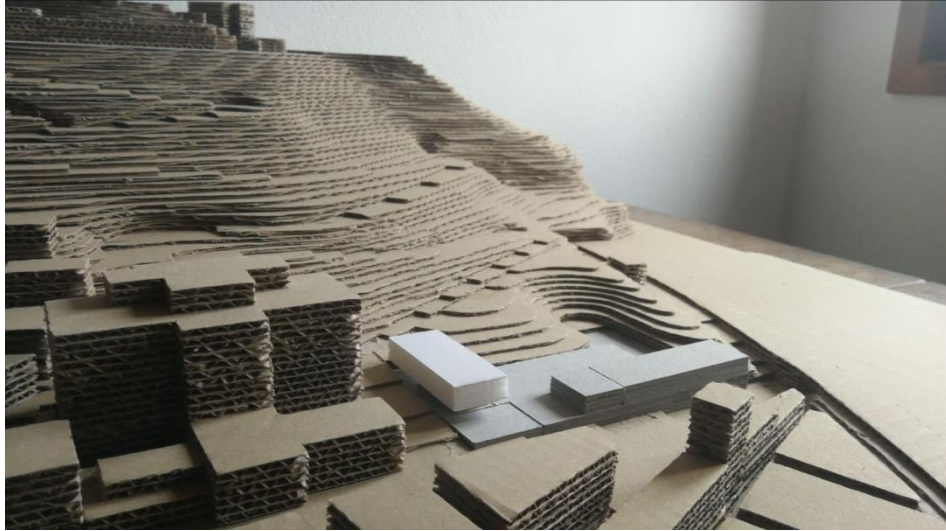
Un estuario che deposita il suo sedimento,  
lo solleva o lo sprofonda,  
lo indurisce o lo disperde,  
sedimento di cui la vita delle donne  
e degli uomini del passato e di oggi  
è il più bel granello,  
è il granello più numeroso.

Perché all'estuario si riversa  
l'acqua all'inizio dolce e lenta che affluisce  
da antichissime terre, compatte  
e montuose, dove nelle gallerie  
minerarie, tra i solchi dell'aratura, nei  
percorsi cittadini, lavorano tante e tante  
generazioni di donne e di uomini  
dei quali niente ferma la tenace  
operosità, né la sofferenza degli arti  
né la speranza di una tavola per il pasto serale.

Camminano, uomini e donne rinati  
tra i granelli della duna, camminano  
nell'acqua dell'estuario.  
Camminano e insieme a loro vanno  
le donne dalla voce profonda che cantano.

Vedono il plastico ergersi nell'estuario,  
il plastico immaginario. Nasce il racconto  
di qualche fantasia viva,  
di qualche vivente utopia.

V  
La roccia  
La roche



\*

Un train de nuages  
arrive du large, est-ce qu'il enlacera  
la tête haute de la maquette.  
Certains affirment qu'il est arrivé  
par l'estuaire, depuis ces terres lointaines  
détritiques au pied de montagnes  
qui sont immenses et bleues.

Très bas glissent les nuages lourds,  
épais nuages, laborieux, enchevêtrés,  
sans oser toucher les vagues, contournant  
la colonne verticale de lumière au dessus  
de la tête de chaque homme, chaque femme  
nés de la dune.

Les nuages portent, l'enrobant sur tous ses flancs,  
une très grande roche blanche.  
Toutes ses faces sont blanches, à très gros grain.  
Compacte, semble-t-il, est la roche.

Elle vire en son vol lent,  
invisible à l'intérieur du cortège des nuages,  
contournant avec tendresse et respect  
les flux verticaux de lumière  
qui sont les têtes des marcheurs sur l'eau.

Elle est miroir opaque. Ou réceptacle.  
Elle concentre en son corps  
tout ce que lui disent les marcheurs,  
tout ce que vivent les marcheurs.  
Elle concentre en son corps  
hermétique comme un dur poing fermé  
tout ce qu'on refuse aux marcheurs,  
tout ce que n'osent dire les marcheurs,  
tout ce que ne peuvent encore  
vivre les marcheurs.

Elle est une et indivisible.  
Elle est divisible à l'infini  
pour faire les pavés, le ciment, les pierres  
de la construction à venir  
autour du point rouge de la source.



\*

Un treno di nuvole  
arriva dal largo, avvolgerà  
la parte alta del plastico.  
Alcuni dicono che è venuto  
attraverso l'estuario, da quelle lontane terre  
sedimentarie ai piedi di montagne  
che sono immense e azzurre.

Le pesanti nuvole planano molto in basso,  
nuvole dense, operose, aggrovigliate,  
evitando di toccare le onde, costeggiando  
la colonna verticale di luce  
sopra la testa di ogni uomo, di ogni donna  
nati dalla duna.

Le nuvole trasportano, coprendone tutti i lati,  
un'enorme roccia bianca.  
Ogni sua faccia è bianca, a grana molto grossa.  
La roccia è compatta, così sembra.

Vira nel suo lento volo,  
invisibile all'interno del corteo di nuvole,  
aggirando con tenerezza e rispetto  
i flussi verticali di luce  
che sono le teste dei camminatori sull'acqua.

E' uno specchio opaco. O un ricettacolo.  
Accoglie nel suo corpo  
tutto quello che i camminatori le dicono,  
tutto quello che i camminatori vivono.  
Accoglie nel suo corpo  
ermetico come un duro pugno chiuso  
tutto quello che ai camminatori viene rifiutato,  
tutto quello che i camminatori non osano dire,  
tutto quello che non possono ancora  
vivere i camminatori.

E' una e indivisibile.  
E' divisibile all'infinito  
per fare i selciati, il cemento, le pietre  
della futura costruzione  
intorno al punto rosso della sorgente.

\*

L'architecte n'a pas de fils.  
Cependant voici son fils  
qui n'est pas de taille humaine.  
Sa tête touche le bas des nuages.  
Il dresse un échafaudage de troncs  
de chênes et de mélèzes  
et de planches des mêmes arbres.

L'échafaudage repose sur l'âme inquiète  
du vent. Sur l'âme vive de la pensée  
des marcheurs.

Le fils est tailleur de pierre.  
En haut de l'échafaudage  
il entame la grande roche blanche  
par la face qu'elle oppose à l'estuaire  
ouvert sous les nuages.

Je suis trop petit pour voir de quels outils  
le fils entaille le rocher,  
coups de burin, je crois, qui cognent  
au rythme des mots les plus graves  
du chant des femmes.

Des éclats de roche blanche  
tombent dans les eaux sous les nuages,  
tombent dans les sillages des marcheurs,  
tombent dans les eaux orphelines  
et deviennent des barques  
dont aussitôt les proues se colorent  
de rouge et de bleu  
comme sous les gouttes de sel  
les strates rocheuses de la maquette.

\*

L'architetto non ha figli.  
Eppure ecco suo figlio  
che non è di taglia umana.  
La sua testa sfiora le nuvole.  
Costruisce un'impalcatura di tronchi  
di quercia e di larice  
e di tavole degli stessi alberi.

L'impalcatura poggia sull'anima inquieta  
del vento. Sull'anima viva del pensiero  
dei camminatori.

Il figlio è tagliatore di pietra.  
In cima all'impalcatura  
sistema la grande roccia bianca  
dal lato che guarda verso l'estuario  
aperto sotto le nuvole.

*[Il figlio, l'architetto ed io  
siamo certi dell'esistenza dell'estuario  
e delle terre sedimentarie molto popolate  
della sua smisurata parte montana.]*

Io sono troppo piccolo per vedere con quali utensili  
il figlio incide la roccia,  
a colpi di bulino, credo, che battono  
al ritmo delle parole più profonde  
del canto delle donne.

Schegge di roccia bianca  
cadono nelle acque sotto le nuvole,  
cadono nelle scie dei camminatori,  
cadono nelle acque orfane  
e diventano barche

le cui prue si colorano subito  
di rosso e di blu  
come sotto le gocce di sale  
gli strati rocciosi del plastico.

\*

Sur son échafaudage de bois  
travaillant de l'aube au soir la roche  
le tailleur de pierres rend  
ce qu'il dégage et crée  
gris clair ou orangé à peine.  
Bâtir façade de pierre blanche  
éblouirait aveuglerait.  
Nous n'avons pas besoin d'extase,  
notre vie c'est la parole libre qui va.

Le tailleur de pierre découpe  
ce qui fera fondations des maisons  
et voûtes des caves et salles des palais  
lorsque, à la fin des derniers sursauts  
de violence, s'effacera la maquette  
et que sur la colline aux mille couleurs  
aux mille parfums la ville en paix  
se construira son forum de parole  
et de soin de tous à chacun  
et de chacun à tous.

Le tailleur de pierre de l'aube au soir  
découpe les fortes pierres de taille des murs  
et les murs protégeront et accueilleront.

Certaines pierres spécialement polies  
feront liseré assez haut sur les parois  
des couloirs et des grandes salles  
pour qu'on inscrive, incisé ou peint,  
le poème simple qui éveille chacun,  
accompagne chacun et ouvre toute porte.

Le premier coup de burin du tailleur de pierre  
haut dans les nuages donne  
la première consonne du poème.

Puis chaque coup de burin donne  
la première consonne de chaque mot du poème.

\*

Sulla sua impalcatura di legno  
lavorando la roccia dall'alba alla sera  
il tagliatore di pietre rende  
grigio chiaro o appena arancione  
ciò che libera e modella.  
Costruire una facciata in pietra bianca  
abbaglierebbe accecherebbe.  
Noi non abbiamo bisogno di estasi,  
la nostra vita è la parola libera che va.

Il tagliatore di pietra seziona  
ciò che sarà fondamenta di case  
e volte di cantine e sale di palazzi  
quando, finiti gli ultimi soprassalti  
di violenza, il plastico si cancellerà  
e sulla collina dai mille colori  
dai mille profumi la città in pace  
edificherà il suo spazio di parola  
e di cura di tutti a ognuno  
e di ognuno a tutti.

Dall'alba alla sera il tagliatore di pietra  
seziona le solide pietre a misura dei muri  
e i muri proteggeranno e accoglieranno.

Alcune pietre particolarmente levigate  
serviranno da bordo in alto sulle pareti  
dei corridoi e delle grandi sale  
per riportarvi, inciso o dipinto,  
il poema semplice che risveglia ognuno,  
accompagna ognuno e apre qualsiasi porta.

Il primo colpo di bulino del tagliatore di pietra  
lassù tra le nuvole  
dà la prima consonante del poema.



Poi ogni altro colpo di bulino  
la prima consonante di ogni parola del poema.

\*

En pleine brume il naît une route inclinée.  
Elle cherche une pente où se poser.

Voici dans une trouée de nuages  
la pente haute de la colline de la maquette.  
Aussitôt la route veut l'épouser.  
Pour qu'avec un système de câbles,  
de crémaillère ou de poulies à inventer en haut,  
au faite de la colline qu'esquisse la maquette,  
on tire sur la route depuis le cœur des nuages  
ou depuis la surface des flots  
les pierres taillées, les dalles, les blocs à sculpter,  
les pavés.

La brume du rivage, la longue ligne d'oyats  
et de buissons pâles, une dune peut-être  
escortent la route en pente où l'on pousse les pierres.  
Derrière les buissons un innombrable troupeau  
de brebis et de chèvres, de béliers  
psalmodie le lent ahan des pierres taillées  
qui montent, balbutie la montée des pierres  
traînées sur la route inclinée.

Les débris de la roche blanche des nuages  
empièrrent la route en pente.  
Est-ce que la route en pente n'est pas déjà empièrrée,  
avant que ne commence la taille de la roche des nuages...  
Empièrrée par les ancêtres qui taillaient dans  
des carrières au fin fond de l'amont de l'estuaire.  
Le tailleur de pierre a une autre face, celle de  
solide cantonnier, et encore une autre, celle de  
manœuvre, et encore une autre, celle de terrassier  
ouvrant la voie de dalles et de pavés à la pensée  
en marche qui à pas posés va.  
Combien de siècles ont les rides de ses visages?

Tailleur terrassier architecte non pas six  
mais seulement deux mains deux yeux  
un seul cerveau un seul front  
une seule langue  
une seule personne  
qui est toute personne.

Dans la vision qui élance et dépasse le chantier  
de la route aux cent mille pierres  
il n'y a pas de frontière,  
il n'y a pas de solitude.  
Le burin du tailleur de pierre  
on le prend, on use de lui  
pour qu'il écorce, pour qu'il fasse éclater et choir  
la couche d'oxydation qui rend sourde la roche,  
pour, devenu infime spatule, qu'il fasse tomber  
la croûte de fade coagulation  
attardée sur les cicatrices du corps,

pour qu'il prépare la montée des pierres  
qu'appelle la maquette.

\*

In mezzo alla bruma spunta una strada inclinata.  
Cerca un pendio dove posarsi.

Ecco in un varco tra le nuvole  
l'alto pendio della collina del plastico.  
La strada vuole subito congiungersi.  
In modo che con un sistema di cavi,  
di cremagliera o di pulegge da allestire in alto,  
in cima alla collina che il plastico abbozza,  
vengano trainate sulla strada, dal cuore delle nuvole  
o dalla superficie dei flutti,  
le pietre tagliate, le lastre, i blocchi da scolpire,  
i selciati.

La nebbia del litorale, la lunga schiera di ammofile  
e di pallidi arbusti, e forse una duna  
scortano la strada in pendenza dove sono spinte le pietre.  
Dietro gli arbusti un gregge incalcolabile  
di pecore e di capre, di montoni  
cantilena il lento compianto delle pietre tagliate  
che risalgono, balbetta l'ascesa delle pietre  
trascinate sulla strada inclinata.

I detriti della roccia bianca delle nuvole  
coprono di pietrisco la strada in pendenza.  
Come se non fosse già massicciata  
prima del taglio della roccia delle nuvole...  
Massicciata dagli antenati che tagliavano pietre  
nelle profonde cave a monte dell'estuario.  
Il tagliatore di pietra ha un'altra faccia, quella di  
robusto cantoniere, e ancora un'altra, quella di  
manovale, e un'altra ancora, quella di sterratore  
che apre la strada di lastre e di porfidi al pensiero  
in cammino che va a passi decisi.  
Quanti secoli hanno le rughe delle sue facce?

Tagliatore sterratore architetto, non sei  
ma soltanto due mani due occhi  
un solo cervello una sola fronte  
una sola lingua  
una sola persona  
che è ogni persona.

Nella visione che slancia e oltrepassa il cantiere  
della strada dalle centomila pietre  
non ci sono confini,  
non c'è solitudine.

Il bulino del tagliatore di pietra  
lo si prende, lo si adopera  
perché rimuova, frantumi e getti via  
lo strato d'ossido che rende sorda la roccia,  
e, diventato una piccola spatola, faccia cadere  
la crosta coagulata  
che ristagna sulle cicatrici del corpo,

perché prepari la risalita delle pietre  
che il plastico richiede.

VI  
La pietra-cielo  
La pierre-ciel



\*

Ni l'architecte ni moi nous ne savons  
d'où vient la cinq-millième pierre  
de la chaussée inclinée.  
Impossible de le demander au tailleur de pierre:  
il a disparu.

Les arbres de son échafaudage qui va jusqu'au  
ciel sont démontés. On les scie en planches.  
Elles feront le bois des portes, des volets,  
des planchers. Dans les maisons simples,  
elles feront les marches des escaliers.  
Elles feront des lits et des tables  
après le ravage des tempêtes.

La cinq-millième pierre est cubique.  
Sa couleur, impossible de la comprendre.  
Son grain, impossible aussi  
à tout point de vue. Sa matière est au-delà  
et au dehors. Mais son emplacement  
est clair. On l'a encastrée au centre de la chaussée  
entre des pavés bleus, sûrement complices,  
très réguliers, à cette hauteur dans la pente  
de la chaussée où tout le monde  
pour reprendre souffle fait halte, s'assied  
par terre, les enfants, les portefaix, les conducteurs  
de mulets, les chauffeurs de poids-lourds.  
Et même les charges de chantier  
à demi vivantes au bout de leurs câbles.  
Car c'est là, à ce moment du geste et du mouvement,  
que les femmes à grave voix cessent,  
un instant qui semble perpétuel, de chanter.

Puis le chant reprend,  
et le lent mouvement de la vie reprend.

S'allongeant au sol à peine après l'aube  
avec la tête au bord de la cinq-millième pierre,

de très près, on voit qu'elle est transparente.

On voit dans elle, par elle, comme elle.  
Elle est une petite fenêtre ouverte  
sur un ciel concret, d'opale et d'ivoire.  
En bas de ce très familier ciel minéral  
brille un petit rameau d'or.  
C'est Virgile qui l'a posé là  
puis qui a durci le ciel, a minéralisé l'air  
et s'en est allé, quittant sans se retourner  
la carrière où lui aussi a taillé dans la roche.

Allongé la tête très proche de la pierre  
on entend le silence.  
La suspension des tempêtes et du vent,  
la retenue des litanies et des cris,  
l'aspiration de la parole de la parole  
avant qu'elle ne bondisse et ne libère chacun.



\*

Né io né l'architetto sappiamo  
da dove viene la cinquemillesima pietra  
della carreggiata inclinata.  
Impossibile chiederlo al tagliatore di pietra:  
è scomparso.

Le travi della sua impalcatura che arriva fino  
al cielo sono smontate. Trasformate in tavole.  
Saranno il legno delle porte, delle persiane,  
dei pavimenti. In case modeste,  
saranno i gradini delle scalinate.  
Saranno letti e tavoli  
dopo la devastazione delle tempeste.

La cinquemillesima pietra è cubica.  
Il suo colore, impossibile da capire.  
Anche la sua composizione,  
comunque la si guardi. La sua materia è al di là  
e al di fuori. Ma la sua posizione  
è chiara. E' incastrata al centro della carreggiata  
tra porfidi blu, sicuramente complici,  
molto regolari, a quell'altezza nel pendio  
della strada dove tutti  
fanno sosta per riprendere fiato, siedono  
per terra, bambini, facchini, conducenti  
di muletti, autisti di mezzi pesanti.  
E anche materiali di cantiere  
sospesi all'estremità dei loro cavi.  
Perché è là, a quel punto del gesto e del movimento,  
che le donne dalla voce profonda smettono,  
per un istante che sembra eterno, di cantare.

Poi il canto ricomincia,  
e il lento movimento della vita ricomincia.

Stendendosi a terra poco prima dell'alba  
con la testa accanto alla cinquemillesima pietra,

da molto vicino, si vede che essa è trasparente.

Si vede in lei, attraverso di lei, come lei.  
E' una piccola finestra aperta  
su un cielo tangibile, di opale e avorio.  
Sotto questo familiarissimo cielo minerale  
brilla un piccolo ramoscello d'oro.  
E' Virgilio che l'ha posato là  
e poi ha indurito il cielo, ha condensato l'aria  
e se n'è andato, lasciando senza voltarsi  
la cava dove anche lui ha tagliato nella roccia.

Accostata la testa alla pietra  
si sente il silenzio.  
La sospensione delle tempeste e del vento,  
l'interruzione delle litanie e delle grida,  
il respiro della parola della parola  
prima del suo balzo liberatorio per ognuno.

\*

Ce matin j'apprends ceci:  
c'est l'oiseau aux immenses ailes  
qui avait pris la main de l'architecte  
et l'avait fait planer très près de la maquette,  
c'est lui qui a apporté la cinq-millième pierre  
de la chaussée inclinée.

La carrière où Virgile a taillé ce pavé  
se trouve dans le ciel.  
Dans cette partie de lui-même où le ciel  
à la fin de la nuit prépare les couleurs de l'aube  
avant de les lâcher vers le haut.  
Elles montent lentement, se diffusent  
comme des brumes inspirantes, comme des vapeurs  
pour de salvatrices inhalations.  
S'il y a quelques nuages s'étirant, se réveillant  
en silence, il arrive, mais c'est très rare,  
qu'un de ces nuages devienne oiseau.  
Oiseau: intense intuition créatrice.  
Puis l'intuition disparaît dans le premier rayon  
chaud du soleil.

Voilà comment est venue la cinq-millième pierre.  
L'oiseau l'a vue, l'a enlevée, a volé,  
a volé loin, a volé.  
Dans son bec l'oiseau aux ailes immenses  
a perçu son goût d'algue, de mandarine  
et d'amande. C'est le message de Virgile.  
Un oiseau aux très grandes ailes  
est-il vraiment le seul à le saisir?  
Le message dit d'abord «qui veut gravir écoute»  
et ajoute: «encastre-moi au centre  
car le centre est le lointain.  
Il n'y a de centre qu'accueillant. »

\*

Stamattina ho capito questo:  
è l'uccello dalle immense ali  
che aveva preso la mano dell'architetto  
e l'aveva fatta planare nei pressi del plastico,  
è lui che ha portato la cinquemillesima pietra  
della carreggiata inclinata.

La cava dove Virgilio ha tagliato quel porfido  
si trova nel cielo.

In quella parte d'immenso dove il cielo  
sul finire della notte prepara i colori dell'alba  
prima di liberarli verso l'alto.

Salgono lentamente, si diffondono  
come brume stimolanti, come vapori  
per salvifiche inalazioni.

Se c'è qualche nuvola che si tende, che si sveglia  
in silenzio, egli arriva, ma raramente  
una di quelle nuvole diventa un uccello.

Uccello: intensa intuizione creatrice.

Ma l'intuizione scompare col primo raggio  
caldo del sole.

Ecco come è arrivata la cinquemillesima pietra.

L'uccello l'ha vista, l'ha portata via, è volato,  
è volato lontano, è volato.

Nel becco l'uccello dalle ali immense  
ha avvertito il suo sapore d'alga, di mandarino  
e di mandorla. E' il messaggio di Virgilio.

Un uccello dalle immense ali  
è veramente il solo a sentirlo?

All'inizio il messaggio dice: «chi vuole salire ascolta»  
e aggiunge: «incastrami al centro  
perché il centro è il lontano.

Non vi è centro se non accogliendo.»

VII  
Il cavallo  
Le cheval



\*

Je m'allonge sur la chaussée très près du pavé-ciel  
et vois dans sa petite masse lumineuse  
un reflet étrange.

Dans le ciel du cinq-millième pavé  
ce n'est certes pas mon reflet que je vois.  
Ce que je vois c'est une ombre. Et cette ombre  
est blanche. Elle a deux longues ailes.  
Elle les replie. Puis les ouvre, mais elles  
sont maintenant quatre, plus fines; avec elles  
un corps, une tête au bout d'un cou massif.

Je me retourne sur le dos et vois en l'air  
un cheval blanc à une hauteur incompréhensible.  
Dans sa bouche il tient le rameau d'or.  
Il semble immobile.  
Ses sabots sont les points cardinaux.  
Sa queue longue et souple est la Voie lactée  
et elle est visible en plein jour.

Je me lève. Le cheval blanc ne s'effraie pas.  
Il me regarde. Sur son dos est assise  
la maquette beige et légèrement colorée.  
La maquette a deux courtes jambes  
brunes et grises, appuyées de part  
et d'autre sur les flancs du cheval.

Des monstres et des tyrans,  
leurs chevelures sont d'énormes flammes,  
des monstres et des tyrans  
frappent à grands coups de fouet  
les eaux de l'estuaire  
qui s'apprêtent à rager en tempête.

Le cheval blanc tremble, s'agite, va  
se cabrer. La maquette, qui monte à cru,  
ne tombe pas car son énergie est la parole  
et la parole ne défaille jamais.

*Tégu dumno abada.*

C'est nous qui, par peur ou trahison,  
parfois défailions.

\*

Mi distendo sulla carreggiata accanto alla pietra-cielo  
e vedo nella sua piccola massa luminosa  
uno strano riflesso.

Nel cielo del cinquemillesimo porfido  
non è certamente il mio riflesso che vedo.

Ciò che vedo è un'ombra. E quell'ombra  
è bianca. Con due lunghe ali.

Le ripiega. Poi le apre, ma esse  
ora sono quattro, più sottili; con loro  
un corpo, una testa attaccata a un robusto collo.

Mi rigiro sulla schiena e vedo in aria  
un cavallo bianco a un'altezza inconcepibile.

In bocca stringe il ramoscello d'oro.

Sembra immobile.

I suoi zoccoli sono i punti cardinali.

La sua coda lunga e flessuosa è la Via Lattea  
ed è visibile in pieno giorno.

Mi alzo. Il cavallo bianco non ha paura.

Mi guarda. Sulla sua groppa è seduto  
il plastico grigio e leggermente colorato.

Il plastico ha due corte gambe  
brune e grigie, appoggiate da una parte  
e dall'altra sui fianchi del cavallo.

Mostri e aguzzini,  
con i capelli simili a enormi fiamme,  
mostri e aguzzini  
colpiscono con potenti frustate  
le acque dell'estuario  
che si preparano ad agitarsi in tempesta.

Il cavallo bianco trema, scalpita,  
si impenna. Il plastico, che monta a pelo,  
non cade, perché la sua energia è la parola  
e la parola non vacilla mai.



*Tégu dumno abada.*

*La parola non muore mai.*

Siamo noi che, per paura o tradimento,  
talvolta vacilliamo.

\*

Le cheval à sa hauteur insituable  
reste en alerte. Calme. Vigilant.  
En bas pure violence, racisme, populisme  
cherchent à incendier l'estuaire.  
Certains des marcheurs nés de la dune  
atrocément brûlés dans le dos  
s'affalent dans l'eau salée.

Le cheval à sa hauteur insituable  
pivote et se déplace à peine. Il pivote  
au-dessus de la pierre-ciel. Il pivote  
et se déplace à peine et s'installe  
juste à l'aplomb de la source rouge.

C'est alors que vivement le cheval  
secoue crinière blanche et crins blancs  
et chasse les volutes de fumée noire  
et les braises ensorcelées dont les tyrans  
veulent en ricanant enflammer la maquette.

De ses pieds le cheval martèle  
les bas-fonds et les hauts-fonds des eaux  
et les collines lointaines et les vallées détritiques  
et les immenses montagnes bleues  
à mille kilomètres de notre estuaire,  
ici où les tyrans torturent.

Le cheval martèle de ses pieds.  
Il rejoint le rythme des coups du tailleur de pierre,  
il trouve le rythme du cortège  
des femmes à voix grave qui chantent.

Les tyrans veulent se hisser à l'intérieur  
du martèlement. Très fort ils hurlent,  
très fort ils braillent. Mais en désordre,  
en meurtriers même pas masqués.  
Rejetés du grand martèlement ils s'épuisent,

ils s'écroulent, ils se noient dans les remous  
furieux de l'estuaire.

Le cheval martèle le nord et le sud,  
l'est et l'ouest de l'estuaire,  
soulève le sable des hauts-fonds  
et les dunes commencent à se relever.  
De ses yeux grand ouverts la maquette  
regarde les jeunes dunes. A sa source rouge  
de premières femmes, de premiers hommes  
des dunes viennent, voyez-vous, déjà boire.

\*

Alla sua altezza indefinibile il cavallo  
rimane in allerta. Calmo. Vigile.  
In basso, violenza pura, razzismo, populismo  
cercano di incendiare l'estuario.  
Alcuni camminatori nati dalla duna  
con la schiena orribilmente bruciata  
si lasciano cadere nell'acqua salata.

Alla sua altezza indefinibile il cavallo  
gira e si sposta appena. Gira  
al di sopra della pietra-cielo. Gira  
e si sposta appena e si sistema  
proprio a picco sulla sorgente rossa.

E' allora che con forza il cavallo  
scuote la criniera bianca e il pelo bianco  
e allontana le volute di fumo nero  
e le braci malefiche con cui gli aguzzini  
ghignando vogliono incendiare il plastico.

Con i suoi piedi il cavallo martella  
i fondali e le secche delle acque  
e le colline lontane e le valli detritiche  
e le immense montagne blu  
a mille chilometri dal nostro estuario,  
là dove gli aguzzini torturano.

Il cavallo martella con i suoi piedi.  
Raggiunge il ritmo dei colpi del tagliatore di pietra,  
trova il ritmo del corteo  
delle donne dalla voce profonda che cantano.

Gli aguzzini cercano di issarsi all'interno  
di quei colpi. Urlano a tutta forza,  
a tutta forza sbraitano. Ma disordinatamente,  
come assassini nemmeno mascherati.  
Respinti dal grande picchietto si sfiancano,

collassano, annegano tra i gorgi  
furiosi dell'estuario.

Il cavallo martella il nord e il sud,  
l'est e l'ovest dell'estuario,  
solleva la sabbia delle secche  
e le dune cominciano a rialzarsi.

A occhi spalancati, il plastico  
guarda le giovani dune. Alla sua sorgente rossa  
già le prime donne, i primi uomini  
delle dune vengono, lo vedete, a bere.

# VIII

## Tessuti-del-cielo

### Tissus-du-ciel



\*

Le martèlement du tailleur de pierre  
et du cheval et du chant rythmé des  
chanteuses et du cheval continue si longtemps  
dans les coulisses de l'air et de la terre,  
si longtemps continue  
que le cœur m'en frissonne encore.

Si longtemps qu'il lève à l'exact mi-parcours  
de la lune dans la nuit qui suit  
de très hauts tissus lumineux et presque  
transparents : ils vont en double ou triple lent  
cortège, sinuant verticaux à la surface des eaux  
comme les rideaux onduleux d'une aurore boréale.  
Ils sont colorés, chacun monochrome,  
avec des mots à très grandes lettres noires  
parfois entrelacés de traits de couleur.

Je le décris par mail à l'architecte.  
Je lui demande s'il connaît cette merveille.  
Il me fait en réponse remarquer  
que les mots calligraphiés sur les tissus mobiles  
composent certaines phrases de mes poèmes  
et même seront les aphorismes à inscrire  
en frise en haut des parois des couloirs et des salles  
à bâtir autour de la source.

Certains tissus qui, outre leur éclat boréal, brillent  
de la lueur d'avant l'aube, sont nés, avec les mots  
qu'ils portent, dans la montagne de grès où j'ai vécu  
et travaillé tant d'années de l'autre côté de la mer,  
de l'autre côté, bien loin, très loin. En plein Sahara  
la montagne vivait, orange et beige.  
Les quelques habitants de la montagne  
et moi avons créé et peint ces simples  
et très souples poèmes, simples figurations  
à jamais de la parole de la parole.

C'est ainsi que les strates de carton ondulé  
de la maquette ont la couleur de la montagne du désert.  
Le poème né au désert en son plus grand dénuement,  
en sa plus aiguë beauté aime revenir à nous  
par le point rouge de la source.  
Certaines nuits d'après tempête, il aime revenir  
à nous par d'ondoyants rideaux très légers  
qui rythment le ciel par son haut, peuplé  
de minerais sombres en suspens,  
qui rythment le ciel par les harmonies basses  
d'un souffle qui ne cesse jamais, comme la parole.



\*

Il martellamento del tagliatore di pietra  
e del cavallo e del canto ritmato delle  
cantanti e del cavallo continua a lungo  
tra le quinte dell'aria e della terra,  
continua così a lungo  
che il cuore ne è ancora scosso.

Così a lungo da alzare proprio a metà percorso  
della luna nella notte che segue  
larghissimi tessuti luminosi e quasi  
trasparenti: vanno in doppia o tripla lenta  
schiera, sinuosi e ritti sulla superficie delle acque  
come le cortine ondegianti di un'aurora boreale.  
Sono variopinti, ognuno monocromatico,  
con parole dalle enormi lettere nere  
talvolta intrecciate a tratti di colore.

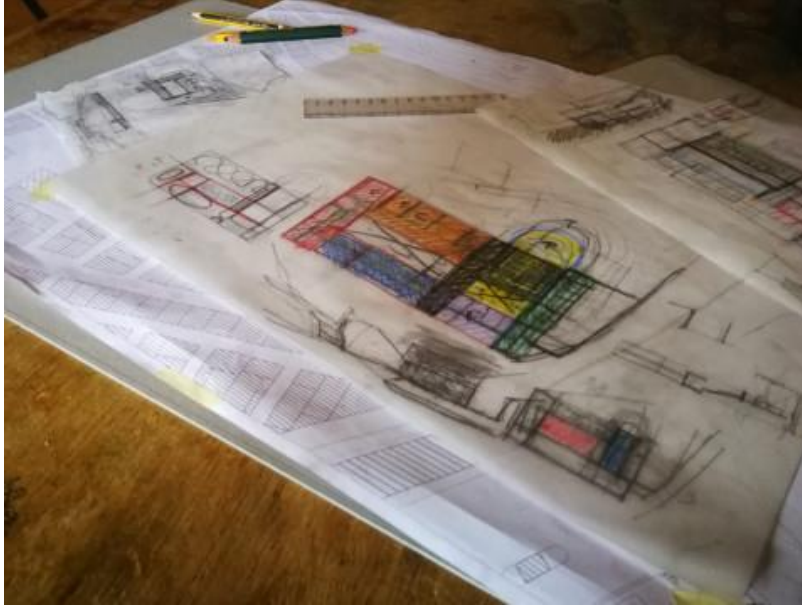
Lo descrivo via mail all'architetto.  
Gli chiedo se conosce questa meraviglia.  
Per tutta risposta mi fa notare  
che le parole calligrafate sui tessuti mobili  
compongono alcune frasi di miei poemi  
e saranno anche gli aforismi da incidere  
come fregi nella parte alta di pareti corridoi e sale  
da costruire intorno alla sorgente.

Alcuni tessuti che, oltre al loro lampo boreale, brillano  
della luce che precede l'alba, sono nati, con le parole  
che riportano, sulla montagna d'arenaria dove ho vissuto  
e lavorato per tanti anni dall'altra parte del mare,  
dall'altra parte, lontano, lontanissimo. In pieno Sahara  
la montagna viveva, arancione e grigia.  
Insieme ad alcuni abitanti della montagna  
ho creato e dipinto questi semplici  
e flessuosi poemi, essenziali raffigurazioni  
perenni della parola della parola.

E' per questo motivo che gli strati di cartone ondulato  
del plastico hanno il colore della montagna del deserto.  
Il poema nato nel deserto, nella sua estrema povertà,  
nella sua più aspra bellezza, ama ritornare a noi  
dal punto rosso della sorgente.

Certe notti, dopo una tempesta, ama ritornare  
a noi dalle ondeggianti leggerissime cortine  
che dall'alto danno ritmo al cielo popolato  
di oscuri minerali in sospensione,  
danno ritmo al cielo con le basse armonie  
di un soffio che non cessa mai, come la parola.

**IX**  
**I calchi**  
**Les calques**



\*

Ce matin l'architecte m'envoie par mail  
une tout autre photo: non pas de la maquette  
mais de croquis au crayon sur papier calque  
de ce qui sera bâti autour de la source.

Il m'écrit dans sa langue: «ces calques  
rendent visible le palimpseste des mots  
de tes poèmes. Tes mots se sédimentent  
dans l'intuition créatrice de cette maquette».

Les feuilles de calque se soulèvent légèrement.  
Transparence fait se mouvoir l'air. Les unes  
sur les autres glissent les feuilles  
translucides. C'est traînées de brume qui tournent  
lentement, effleurant les pentes de la maquette.  
C'est simple rosée des femmes et des hommes  
se déposant chaque aube sur le réel en furie.  
Forêt éphémère aux branches brillantes d'humidité,  
lourdes d'humanité, remuées par la pensée,  
par la peur ou la fuite, par la pensée.

Ni beige brut du carton ondulé de la colline  
ni gris très clair du carton des bâtiments de soin  
autour de la source rouge; et dans le gris clair  
bourdonne encore le labyrinthe diffus des discours  
et des récits oubliés engloutis de leur vivant  
par l'encre qui les a pressurés  
et imprimés sur le papier;  
et le papier imprimé, vite périmé, tôt broyé,  
a fait la pâte du carton gris très clair.

Voici le calque, le troisième état de la pensée écrite  
qui va et passe et ici ne s'incruste pas  
mais cherche où poser les lignes des dessins  
et les jambages des mots pour que les butinent,  
pour que s'apaisent, pour que guérissent

l'âme inquiète, le corps meurtri  
de ceux qui marchent dans les tempêtes.  
Voici le calque, ivoire ou blanc, translucide.

\*

Stamattina l'architetto mi manda via mail  
una foto di tutt'altro genere: non del plastico  
ma di bozzetti a matita su carta da lucido  
di quello che sarà costruito intorno alla sorgente.

Mi scrive nella sua lingua: «questi calchi  
rendono visibile il palinsesto delle parole  
dei tuoi poemi. Le tue parole si sedimentano  
nell'intuizione creatrice di questo plastico».

I fogli da ricalco si sollevano leggermente.  
La trasparenza smuove l'aria. Scivolano  
gli uni sugli altri, i fogli  
traslucidi. Sono strisce di nebbia che girano  
lentamente, sfiorando i pendii del plastico.  
Semplice rugiada di donne e di uomini  
che si deposita ogni alba sul reale furente.  
Foresta effimera dai rami luccicanti di umidità,  
carichi di umanità, agitati dal pensiero,  
dalla paura o dalla fuga, dal pensiero.

Né il beige grezzo del cartone ondulato della collina  
né il grigio molto chiaro del cartone degli edifici di cura  
intorno alla sorgente rossa; e nel grigio chiaro  
risuona ancora il labirinto diffuso dei discorsi  
e dei racconti dimenticati inghiottiti nella loro vita  
dall'inchiostro che li ha impressi  
e stampati sulla carta;  
e la carta stampata, presto obsoleta, subito triturata,  
è diventata l'impasto del cartone grigio molto chiaro.

Ecco il calco, il terzo stadio del pensiero scritto  
che va e passa e qui non attechisce  
ma cerca dove posare le linee dei disegni  
e le gambe delle parole affinché le raccolgano,  
affinché si acquietino, affinché guariscano

l'anima tormentata, il corpo martoriato  
di coloro che camminano nelle tempeste.  
Ecco il calco, avorio o bianco, traslucido.

\*

Les cinq feuilles de calque sont arrivées  
dans le ciel de la maquette,  
chacune allongée sur le dos d'un vent puissant.  
Les vents les ont laissé descendre  
de leur échine tannée, poussiéreuse.  
Les calques ne se posent pas, ni sur le sol  
ni sur les reflets de l'estuaire  
ni sur la rade en carton tristement ondulé  
ni sur les étages osseux de la colline de carton.

Ils flottent comme des odeurs vierges.  
Ils flottent dans l'air, branches aux bourgeons  
à peine ouverts de la forêt, canopée infime  
mais aussi tenace que le fil de l'araignée  
veillant tuant protégeant à mi-hauteur  
de l'accueil et du meurtre.

Voici les calques ivoire ou blancs, translucides  
cassant crissant portant les hachures  
crayonnées de la main intrépide de l'architecte.

Par en dessous de lui-même chaque calque  
étend la canopée de la forêt douloureuse,  
sauvage et entêtée, la translucide canopée  
où la pierre-ciel abreuve sa soif d'infini  
et le cheval blanc à queue de Voie lactée  
abreuve sa soif insatiable de liberté.

Par en dessous d'eux-mêmes, par chaque face  
d'en dessous les calques étendent en grinçant  
les grains du sable des dunes de l'engendrement,  
de la parturition et de la mort.

Par les courants turbides les marcheuses  
et les marcheurs toujours avancent  
sous le couvert des calques qui redessinent  
à perpétuité leurs chants allant.  
Sur l'autre face des calques, au-dessus,



traits et hachures, colorés ou noirs  
sont les empreintes inlassables des chants  
des femmes à grave voix  
et de la pensée de l'architecte  
et des mots du poème qu'ici j'écris.

\*

I cinque fogli da lucido sono arrivati  
nel cielo del plastico,  
ognuno disteso sul dorso di un vento possente.  
I venti li hanno lasciati scendere  
dalla loro schiena brunita e polverosa.  
I calchi non si posano, né al suolo  
né sui riflessi dell'estuario  
né sulla baia di cartone mestamente ondulato  
né sugli strati affilati della collina di cartone.

Fluttuano come pure essenze odorose.  
Fluttuano nell'aria, rami dai germogli  
appena dischiusi della foresta, velo minuscolo  
ma resistente come il filo del ragno  
che vigila ammazza protegge a metà strada  
tra l'accoglienza e l'uccisione.

Ecco i calchi avorio o bianchi, traslucidi  
fragili stridenti che portano i tratteggi  
a matita della mano intrepida dell'architetto.

Proprio sotto di sé ogni calco  
amplia la cupola della foresta dolente,  
selvaggia e ostinata, il traslucido conopio  
dove la pietra-cielo placa la sua sete d'infinito  
e il cavallo bianco che ha per coda la galassia  
placa la sua sete inestinguibile di libertà.

Proprio sotto di loro, da ogni faccia  
rivolta in basso, i calchi estendono stridendo  
ai granelli di sabbia delle dune la generazione,  
la nascita e la morte.  
Attraverso le torbide correnti le camminatrici  
e i camminatori avanzano senza posa  
riparati dai calchi che ridisegnano  
perpetuamente i loro mobili canti.  
Sull'altra faccia dei calchi, in alto,

segni e tratteggi, colorati o neri,  
sono le impronte instancabili dei canti  
delle donne dalla voce profonda  
e del pensiero dell'architetto  
e delle parole del poema che qui scrivo.

**X**  
**Il volto**  
**Le visage**



\*

Ne voyez-vous pas les couches de l'air  
qui à vitesses disparates glissent  
en déchirant leurs nuages;  
et que tout ce laborieux glissement des choses  
est aussi celui des courants dans l'estuaire?  
Ne le voyez-vous pas?

Ne sentez-vous pas que les strates de carton  
tirent à hue et à dia?  
Qu'elles s'efforcent à quelque chose?

Ne voyez-vous pas les couches de l'air  
les unes sur les autres glissant  
parce qu'elles ont la volonté de composer  
(et d'ailleurs les eaux sableuses aussi)  
quelque chose dont la notion ou même la réalité  
semble s'atteindre avec difficulté  
ou peut-être même se perdre?

De leur très longue migration qui en tue tant en vol  
les martinets sont arrivés hier depuis l'Afrique.  
Aussitôt sans répit ils s'affairent  
à ajuster les couches de l'air,  
à réconcilier ce qui s'est déchiré  
et s'aigrit, perclus de solitude amère.  
Il n'est même le petit hoche-queue qui  
ne s'affaire sur un toit à mi-pente de la maquette  
à recoudre une cicatrice, une entaille  
biffée dans le carton de la maquette.

Est-ce un sacrifice mortifère et frelaté,  
est-ce un théâtre vénéneux?  
Mais voilà, le mal a été fait: notre lien,  
l'argile de notre chair, le souffle de notre cœur  
ont été dilacérés, et hérissés partie contre partie,  
petit trône contre petit trône, voyou contre voyou  
au nom de l'objet-foudre marchandise.

Les couches de l'air ont beau vouloir  
se réconcilier, se retrouver, elles ont beau vouloir  
aller avec nous du même pas de paix ensemble,  
la violence dilacère effroyable, répugnante.

Mais la source rouge de la parole ne peut  
jamais être colmatée.  
Tirant à hue et à dia, des bribes  
de la maquette pourraient tomber et pourrir,  
comme à un malade très âgé la mémoire  
se fendille puis par lambeaux disparaît.  
Mais pourtant même la mémoire en désastre  
reconnaît toujours la voix,  
le son de la source rouge  
et les mots du dialogue qu'inlassables  
nous ajustons, recousons,  
lumière de la parole.

Ne voyez-vous pas les glissements  
et les rapprochements?  
Ne voyez-vous pas le labeur épique des martinets  
affaires nuit et jour à refaire le profil  
et le contour et les traits du grand visage  
de celle qui parle et chante,  
de celle qui aime la maquette pour retrouver  
le point rouge de sa source?

Essayer de tracer et relever au calque  
les voltes des martinets est impossible.  
Et peut-être mieux vaut-il laisser libre  
la chevelure de l'immense chanteuse  
qu'ils ébouriffent.  
S'ils l'ébouriffent, c'est de joie  
et ils connaissent parfaitement les raisons de leur joie.  
S'ils l'ébouriffent, c'est peut-être de rite aussi.

Essayer d'entretisser les quelques poèmes  
des tissus verticaux naissant au ciel, ondoyants  
au martèlement des pas, des frappes de taille

et des coups de sabot est utopique.  
Et peut-être mieux vaut-il reprendre plus lentement  
la diction, phrase claire à phrase sombre,  
à claire à sombre, alternant  
ainsi que les tâches claires et les tâches sombres  
de la peau des marcheurs et des marcheuses.  
Le chemin de l'utopie au corps infini  
n'est-il réel que dans le corps banal de chacun?

\*

Non vedete gli strati dell'aria  
che a velocità variabili si spostano  
lacerando le loro nuvole,  
e che tutto questo faticoso movimento delle cose  
è anche quello delle correnti nell'estuario?  
Non lo vedete?

Non vedete che gli strati di cartone  
si tendono ora di qua ora di là?  
Che si sforzano per ottenere qualcosa?

Non vedete gli strati dell'aria  
scivolare gli uni sugli altri  
quasi avessero la volontà di comporre  
(come del resto anche le acque sabbiose)  
qualcosa la cui idea, al pari della messa in opera  
sembra realizzarsi con difficoltà  
o forse anche perdersi?

Dopo lunghissima migrazione che tanti ne uccide in volo  
i rondoni sono ritornati ieri dall'Africa.  
Senza riposo, eccoli subito al lavoro  
per sistemare gli strati dell'aria,  
per ricomporre ciò che si è lacerato  
e si inasprisce, straziato da amara solitudine.  
Non è da meno la piccola cutrettola che  
su un tetto a metà del pendio si fa carico  
di ricucire una cicatrice, un'incisione  
rimossa nel cartone del plastico.

E' forse un sacrificio mortale e impuro,  
è una rappresentazione dannosa?  
In ogni caso, il male è stato fatto: il nostro legame,  
l'argilla della nostra carne, il soffio del nostro coro  
sono stati lacerati, e rivolti una parte contro l'altra,  
piccoli poteri che si scontrano, teppista contro teppista  
in nome dell'oggetto-folgore merce.



Per quanto gli strati dell'aria cerchino  
di riconciliarsi, di ritrovarsi, per quanto cerchino  
di camminare insieme a noi al passo della pace,  
la violenza impazza spaventosa, ripugnante.

Ma la sorgente rossa della parola non può  
mai essere sigillata.

Tirando ora di qua ora di là, pezzi  
del plastico potrebbero crollare e imputridire,  
nel modo in cui, a un malato anziano, la memoria  
si sgretola e poi a brandelli si dissolve.  
Eppure anche la memoria disastrata  
riconosce sempre la voce,  
il suono della rossa sorgente  
e i termini del dialogo che, instancabili,  
noi rimettiamo insieme, ricuciamo,  
luce della parola.

Non vedete gli slittamenti  
e i riavvicinamenti?

Non vedete il lavoro epico dei rondoni  
intenti notte e giorno a rifare il profilo  
e i lineamenti e i tratti del grande volto  
di colei che parla e canta,  
di colei che ama il plastico per ritrovare  
il punto rosso della sua sorgente?

Cercare di tracciare e di mostrare in calco  
le giravolte dei rondoni è impossibile.

Forse conviene lasciare libera  
la capigliatura dell'immensa cantante  
che essi scompigliano.

Se la scompigliano, è per la gioia  
ed essi sanno perfettamente le ragioni della loro gioia.  
Se la scompigliano, è probabile sia anche un rito.

Cercare di cucire insieme i pochi poemi  
dei tessuti verticali che si levano al cielo, ondeggianti  
al picchiettò dei passi, dei colpi di taglio

e dei colpi di zoccolo, è un'utopia.  
E' auspicabile allora riprendere con più lentezza  
la dizione, da frase chiara a frase oscura,  
a chiara a oscura, alternandole  
come le macchie chiare e le macchie scure  
sulla pelle dei camminatori e delle camminatrici.  
Non è forse reale solo nel corpo normale di ognuno  
il sentiero dell'utopia dal corpo immenso?

**XI**  
**La maschera**  
**Le masque**



\*

Glissent vivement les unes sur les autres  
les couches de l'air. Et ainsi se déchirent  
les nuages.

S'entremêlent les eaux contradictoires  
de l'estuaire.

Se repose le sable des dunes  
mais se meut la dune et se meut la dune.

Se froissent au rythme des siècles  
les strates rocheuses de la colline.

Se frottent au rythme des mois les découpes  
de carton ondulé de la maquette.

Martinets, chanteuses et marcheurs savent  
où s'harmonise le mouvement,  
où se met la vie à chanter,  
où se met le chœur à vivre.

Cheval blanc, tailleur de pierre, pierre-ciel,  
oiseau d'immenses ailes savent  
où s'harmonisent le chœur qui va,  
la grande figure qui respire; d'elle  
ils sont les sourcils, le front, les petites rides  
au coin de ses yeux, et la fossette  
à la commissure de ses lèvres.  
Mais sa chevelure doit à jamais  
rester libre et de plein vent.

Dans les eaux trop souvent furieuses  
et sombres, dans le creux de feu noir  
a plongé au temps de l'Odyssée  
un homme aux robustes chevilles,  
à la plante des pieds large,  
aux poumons de dauphin.  
Il a cherché au fond des eaux,  
il a cherché en vain, il a cherché  
comment refouler le feu noir  
dans une nasse de bronze au fond de l'abîme.

Trois jours après, à bout, hors d'haleine  
il a refait surface, désolé de son échec.  
Ce qui lui ruisselait était larmes et sel.

Dans le creux de drame noir,  
dans le tourbillon furieux de la violence  
a plongé au temps des grandes Résistances  
une femme aux bras plus souples que nageoires,  
aux poumons d'albatros.

Elle a cherché au fond des eaux,  
elle a cherché en vain, elle a cherché  
comment retenir et éteindre l'huile noire en feu  
dans la plus profonde grotte sous-marine.

Trois ans après, à bout, hors d'haleine  
elle a refait surface, effrayée que la violence  
sauvage puisse comme une bête immonde  
naître encore et encore.

Ce qui ruisselait sur son corps rongé de sel  
était la lucidité, la ténacité, l'espoir.

Ces jours-ci où la tempête fait rage,  
ces semaines ci où la tempête par crises  
pourrait être plus stupide encore, plus dévastatrice,  
une personne est survenue, un cheval blanc  
à sa droite, un oiseau d'immenses ailes  
à sa gauche ; il nous a laissés sur la rive  
et a plongé, inspirant l'air  
dans tout le volume de ses poumons.

Or cette personne ne refait pas surface.

Ni le cheval ni l'oiseau ne s'inquiètent.

On entend ses pieds battre comme des palmes,  
à rythme profond et régulier, les masses  
les plus abyssales des eaux sombres.

On entend son souffle alterné fusant vers  
les nuages et y devenir le tailleur de roche  
aux bras inlassables.

Cette personne reste au fond des eaux,  
enfant perpétuel au creux du feu

où il ne brûle pas car il est le jaillissement  
même de la parole. Il porte très haut au dessus  
de sa tête la maquette, articulable, souple,  
sensible, jeune masque de carton ondulé,  
friable et ludique, jeune masque  
enflé à la surface des eaux de feu,  
chaloupe qui ne coulera jamais,  
terre légère peut-être, île utopique.  
Sa boussole est la source rouge de la parole.

\*

Scivolano rapidamente gli uni sugli altri  
gli strati dell'aria. E così si squarciano  
le nuvole.

Si rimescolano le contraddittorie acque  
dell'estuario.

Si posa di nuovo la sabbia delle dune  
ma si muove la duna e ancora si muove.

Si increspano al ritmo dei secoli  
le falde rocciose della collina.

Si sfregano al ritmo dei mesi gli intagli  
di cartone ondulato del plastico.

Rondoni, cantanti e camminatori sanno  
dove si armonizza il movimento,  
dove comincia a cantare la vita,  
dove comincia a vivere il coro.

Cavallo bianco, tagliatore di pietra, pietra-cielo,  
uccello dalle immense ali sanno  
dove si armonizzano il coro che va,  
la grande figura che respira; di lei  
essi sono le sopracciglia, la fronte, le piccole rughe  
all'angolo degli occhi, e la fossetta  
alla congiunzione delle labbra.  
Ma la sua capigliatura deve sempre  
restare libera e in pieno vento.

Nelle acque troppo spesso agitate  
e scure, nella cavità di fuoco nero  
si è immerso ai tempi di Odisseo  
un uomo dalle caviglie robuste,  
dall'ampia pianta dei piedi,  
dai polmoni di delfino.  
Ha cercato sul fondo delle acque,  
ha cercato invano, ha cercato  
il modo di far rifluire il fuoco nero  
in una nassa di bronzo nelle profondità dell'abisso.

Tre giorni dopo, allo stremo, senza fiato  
è riemerso, affranto per il suo fallimento.  
Ciò che gli colava erano lacrime e sale.

Nella cavità dell'oscuro dramma,  
nel vortice furioso della violenza  
si è tuffata ai tempi delle grandi Resistenze  
una donna dalle braccia più agili che adatte al nuoto,  
dai polmoni di albatro.  
Ha cercato sul fondo delle acque,  
ha cercato invano, ha cercato  
il modo di arginare e spegnere l'olio nero in fiamme  
nella più profonda grotta sottomarina.  
Tre anni dopo, allo stremo, senza fiato  
è riemorsa, col timore che la violenza  
selvaggia potesse come una bestia immonda  
nascere ancora e ancora.  
Ciò che colava sul suo corpo corroso dal sale  
era la lucidità, la tenacia, la speranza.

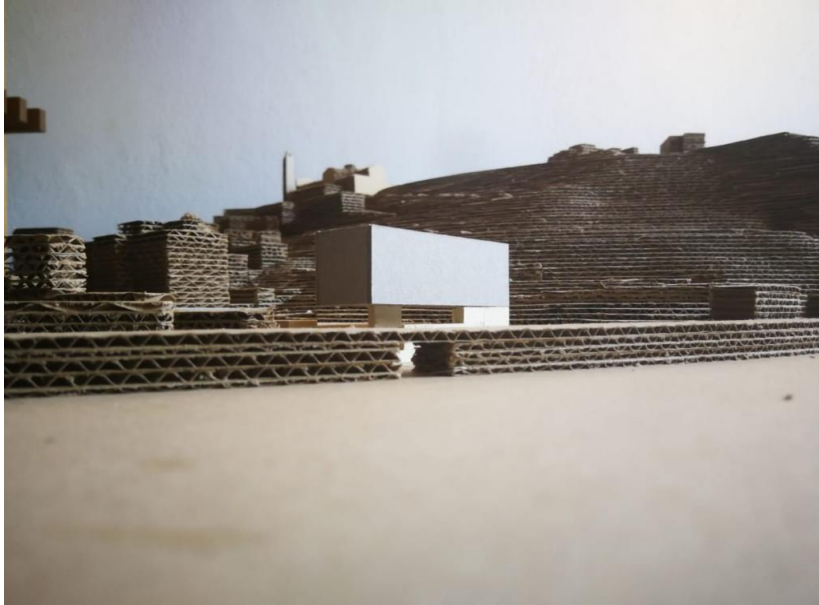
In questi giorni in cui la tempesta infuria,  
in queste settimane in cui, a soprassalti, la tempesta  
potrebbe diventare ancora più ottusa, più devastante,  
è sopraggiunta una persona, un cavallo bianco  
alla sua destra, un uccello dalle immense ali  
alla sua sinistra; ci ha lasciati sulla riva  
e si è immersa, inspirando aria  
per quanta ne contengono i suoi polmoni.  
Ora questa persona non riemerge.  
Né il cavallo né l'uccello s'inquietano.  
Si sentono i suoi piedi battere come pinne,  
a ritmo intenso e regolare, nelle distese  
più abissali delle oscure acque.  
Si sente il suo respiro alterno proiettarsi verso  
le nuvole e trasformarsi nel tagliatore di roccia  
dalle braccia instancabili.

Questa persona resta sul fondo delle acque,  
eterno fanciullo nella cavità del fuoco



dove non brucia, perché egli è la fonte  
stessa della parola. Regge molto in alto  
sulla sua testa il plastico, snodabile, flessibile,  
sensibile, giovane maschera di cartone ondulato,  
fragile e ludica, giovane maschera  
lievitata sulla superficie delle acque in fiamme,  
scialuppa che non affonderà mai,  
terra leggera forse, isola utopica.  
La sua bussola è la sorgente rossa della parola.

**XII**  
**Il fuoco**  
**Le feu**



\*

Si la maquette-masque ne prend pas feu  
c'est qu'elle est plus forte que le feu  
de haine, guerre et confusion.

Son père est un tout autre feu, elle l'honore.  
De ce feu paternel peu est su  
car c'est très profond sous la croûte terrestre  
qu'il brûle et ronfle et nourrit et brûle,  
très profond sous le fond des océans,  
très profond sous la peau de la personne.  
Il remue et tourne sur lui-même,  
magma dit-on, jaillissant parfois  
en crevant la croûte des roches froides pour  
répandre destruction, recomposition et fertilité  
à la surface des îles et des terres longues.

A ce feu paternel la maquette-masque  
doit aussi d'avoir la forme d'un volcan,  
d'un sein solitaire dont unique au monde  
est la mélancolie scintillante  
car son téton nourricier est en bas  
dans l'ombre de l'orgueilleux sein,  
son téton, la source rouge de la parole.

Sa mère est le bois le plus vif, aubier  
du chêne millénaire, travaillé en poutres et  
planches, poutres et planches ayant porté  
et abrité humaine famille en la maison.  
Et maintenant broyé broyé broyé  
et étiré en rames de papier.  
Et le papier a blanchi, a porté les mots écrits,  
les comptes du commerçant, l'inventaire âcre  
du notaire, les dettes étrangleuses et les contrats

sibyllins. Puis intoxiquée par sa propre honte,  
la mère a refusé,  
le bois a refusé, a reverdi et le papier a porté  
les messages secrets de l'amour, les dernières  
pensées des condamnés, les appels des Résistants,  
en somme la beauté humaine.

Et quand le maternel vacarme des siècles en lutte  
a trouvé meilleure voie, il a porté vie.  
Bois, a tant porté vie qu'un soir il s'est fané  
et la mère harassée a voulu partir.  
Mais nous l'avons tant aimée que pour nous  
elle s'est pliée et froissée et mêlée et broyée,  
devenant le carton dont se crée la maquette.

Je veux que la maquette follement impudique  
soit la précaution, le masque qui permet de danser  
malgré les giclures acides de la guerre, de la violence  
et de la bêtise et de traverser leurs flammes racistes.

Je veux qu'elle soit le masque qui permet  
de respirer, inspirer, expirer par le feu réel  
et avec le réel feu du magma, par la puissante  
naissance de la vie et par la somptueuse  
avalanche qui retourne à sa naissance.

Je veux que la maquette follement utopique  
soit le masque qui porte la voix et grâce auquel  
je clame et tu clames et nous clamons ce que  
dévaluent la frigide écriture et l'académisme,  
cela qui foisonne dans nos âmes et nos corps,  
le furieux dialogue qui nous lie  
et nous fait aimer qu'un rythme, un chœur,  
un théâtre rendent aimable cette fureur en dédoublant  
la parole incandescente, la parole de la parole,

en son ombre et en elle-même,  
souffle inspirant expirant du mot  
et de son petit frère le bref silence mettant  
au monde le mot suivant.

Ainsi va la vie de la maquette,  
la vie marchant allant pivotant autour de  
la source rouge de la parole.

\*

Se il plastico-maschera non si infiamma  
è perché è più forte del fuoco  
di odio, guerra e disordine.

Suo padre è tutt'altro fuoco, lui lo onora.  
Di questo fuoco paterno poco si sa  
perché è in profondità sotto la crosta terrestre  
che brucia e fa ronfare e nutre e brucia,  
in profondità negli abissi degli oceani,  
in profondità sotto la pelle della persona.  
Si muove e gira su se stesso,  
magma è chiamato, che talvolta erutta  
perforando la crosta delle fredde rocce  
per spargere distruzione, riequilibrio e fertilità  
sulla superficie delle isole e delle lunghe terre.

A questo fuoco paterno il plastico-maschera  
deve anche la sua forma di vulcano,  
di seno solitario la cui scintillante malinconia  
è unica al mondo  
perché la sua mammella nutrice è in basso  
nell'ombra dell'orgoglioso seno,  
la sua mammella, la sorgente rossa della parola.

Sua madre è il legno più vitale, l'alburno  
della quercia millenaria, lavorato in travi  
e tavole, travi e tavole che hanno sorretto  
e riparato l'umana famiglia nella casa.  
E ora finemente triturato  
e disteso in risme di carta.  
E la carta, sbiancata, ha portato le parole scritte,  
i conti del commerciante, il consuntivo amaro  
del notaio, i debiti che strangolano e i contratti

poco chiari. Poi, presa dalla sua stessa vergogna,  
la madre si è rifiutata,  
il legno si è rifiutato, è rinverdito e la carta ha portato  
i messaggi segreti d'amore, gli ultimi  
pensieri dei condannati, gli appelli dei Resistenti,  
insomma l'umana bellezza.

E quando il materno frastuono dei secoli in lotta  
ha trovato una strada migliore, ha portato vita.  
Legno, ha portato tanta vita che una sera è rinsecchito  
e la madre vessata ha pensato di andarsene.  
Ma noi l'abbiamo amata a tal punto che per noi  
si è piegata e stropicciata e mescolata e triturata  
diventando il cartone con cui si costruisce il plastico.

Voglio che il plastico follemente impudico  
sia l'attenzione, la maschera che permette di danzare  
nonostante gli schizzi acidi della guerra, della violenza  
e dell'idiozia, e di superare le loro fiamme razziste.

Voglio che egli sia la maschera che permette  
di respirare, inspirare, espirare attraverso il fuoco reale  
e con il fuoco reale del magma, attraverso la possente  
nascita della vita e attraverso la maestosa  
valanga che ritorna alla sua nascita.

Voglio che il plastico follemente utopico  
sia la maschera che regge la voce e grazie alla quale  
io reclamo e tu reclami e noi reclamiamo quello che  
la scrittura frigida e l'accademismo svalutano,  
che abbonda nelle nostre anime e nei nostri corpi,  
il dialogo furente che ci lega  
e ci fa desiderare che un ritmo, un coro  
un teatro rendano amabile questo furore moltiplicando  
la parola incandescente, la parola della parola,

nella sua ombra e in se stessa,  
soffio ispirante espirante della voce  
e del suo piccolo fratello, il breve silenzio  
da cui nasce la parola seguente.

Così procede la vita del plastico,  
la vita che cammina che va che ruota intorno  
alla rossa sorgente della parola.